

ces de ce terrible penchant, qui se manifeste souvent, dès les premières années.

Prenez une enfant qui grandit avec l'amour des parures, et nous vous défions de faire naître dans son cœur une seule vertu solide. Au contraire, elle aura tous les défauts ; elle sera orgueilleuse, remplie d'amour-propre, son cœur sera desséché et insensible aux misères d'autrui, &c. Sa personne, voilà quelle sera son idole, sa divinité. Si elle devient mère, elle n'aimera ni son mari, ni ses enfants, ni rien de ce qui appartient à sa famille, et au lieu de surveiller sa maison, de prendre soin de son ménage, elle passera la plus grande partie de son temps, devant son miroir, à se contempler, ou à se préparer de nouveaux habits, ou encore, à inventer des modes et à rechercher celles des vieux pays. Un sage s'écriait un jour : « Quelle plaie qu'une femme vaniteuse ! C'est un ulcère hideux qui corrompt la masse du sang, qui dévore les chairs, et qui fait de la personne la mieux favorisée, un être dégoûtant que l'on n'approche qu'avec dédain ! »

De nos jours, on voit souvent un spectacle qui afflige profondément tous ceux qui étudient le cœur humain et qui s'occupent sérieusement de l'avenir de notre société. On voit, malheureusement, un grand nombre de mères qui, au lieu de combattre ce penchant à la vanité, le cultivent, au contraire, comme on cultive une belle et précieuse fleur, sans s'apercevoir des épines aiguës qui sont cachées sous ces feuilles. On fait de sa petite fille une vraie chapelle où tous les ornements se réunissent pour lui donner des charmes. C'est à qui aura la plus belle petite fille, le plus beau petit bijou, la statue la mieux parée !

Oh ! pourrions nous leur dire avec un célèbre orateur sacré : « Oh ! mères ! que faites-vous ! »